

« CE CHEVAL NE TIENT PLUS DANS LE CADRE » OU LES NOUVEAUX AVATARS DE L'ANALOGISME

par

Bruno LATOUR

*anthropologue, sociologue et philosophe des sciences
professeur à l'Institut d'études politiques de Paris*



Fig. 1. « Favorito » Palazzo Té, Mantoue (photo Bruno Latour)

C'est l'un des chevaux préférés des Gonzague, « Bravo » ou « Favorito », que le prince a demandé à Giulio Romano de peindre, aux alentours de 1527, dans la salle d'honneur de son palais. Le programme de décoration des salles du palais Té, aucun doute là-dessus, pourrait servir d'exemple *princeps* pour l'ordre analogique tel qu'il se déployait encore au mitan de la Renaissance. Mais « Favorito », c'est là le problème, ne tient pas dans le cadre. Non seulement parce qu'il est à taille réelle, mais parce qu'il est peint de façon à capter l'absolue singularité de sa personnalité ; contrairement aux conventions qui régissent la présentation des travaux d'Hercule qui s'insèrent parfaitement dans la décoration aussi bien que dans les cadres de référence des lettrés de l'époque. On retrouve donc ici les deux traits canoniques de l'analogisme : d'un côté, l'ordonnancement des symboles et des devises, et de l'autre, la tentation de suivre, aussi loin que possible, la spécificité des existants. Tentation, on le sait, qui va donner naissance, quelques années plus tard, au naturalisme. Or, aujourd'hui, c'est le naturalisme qui est obligé de *dessiner hors cadre* les êtres qu'il ne parvient plus à ordonner.

Il faut être bien malappris, dans un livre d'hommage à un auteur, pour aller le titiller sur un point de doctrine qui a déjà fait l'objet, depuis trente ans, d'innombrables passes d'armes avec lui – en marchant dans les montagnes d'Espagne, d'Autriche, de Suisse ou en buvant des apéritifs dans la verte campagne de Pomarède. Et pourtant, je ne peux m'empêcher de le harceler à nouveau sur la question du devenir de l'analogisme à la fin du naturalisme.

Il est clair, depuis *Par-delà nature et culture*, que la distinction jadis radicale entre naturalisme et analogisme se réduit de plus en plus, au fur et à mesure que Philippe Descola poursuit son anthropologie comparée des formes de représentation graphiques. Dorénavant, il s'agit plutôt d'une nuance, certes décisive – une « transformation », pour parler le langage idoine, – sur la façon qu'ont eue les naturalistes de se saisir du délitement des ordres analogistes en Europe, à l'occasion du choc créé par la découverte des nouveaux mondes. Le point décisif, c'est qu'il existait quelque chose dans l'analogisme qui se prêtait à cette reprise en main par le naturalisme, cette double propriété des existants de se trouver à la fois respectés dans leur spécificité et dotés néanmoins de capacités de liaison assez lâches.

« Les segments analogistes ne sont donc pas hybrides, mais mixtes : les entités qu'ils mobilisent y maintiennent leurs différences ontologiques intrinsèques – et c'est dans la nature de ce mode d'identification qu'il en soit ainsi –, mais celles-ci sont atténuées par les rapports multiples de correspondance et de coopération que le partage de finalités communes au segment tisse entre elles. Aussi, lorsque les sections composant un collectif analogique se délitent, les membres humains et non humains de chacune d'entre elles récupèrent-ils de façon ostensible leurs singularités ontologiques qu'elles avaient en partie voilé, et les actions coopératives dans lesquelles ils étaient engagés, et la solidarité formelle induite par la structure hiérarchique organisant leur répartition » (Descola, 2016)¹.

Le changement *d'episteme*, la mutation, la nuance, la transition, peu importe le terme, repose sur cette réutilisation par un mode d'identification des *ruines* d'un autre mode. En un sens donc, la rupture est immense ; en un autre sens, elle est extrêmement fine au point que l'on peut définir le naturalisme comme un analogisme détruit et rapiécé par des formes de visualisation qui assurent une continuité visuelle entre les existants toute d'apparence – ce qui va devenir la « nature » ; continuité qui finit par produire, par contrecoup, l'impression, également apparente, d'une discontinuité radicale – ce qui va donner plus tard le schème de la « culture ». En somme, le naturalisme, c'est un analogisme enfin autorisé à poursuivre à l'infini l'une de ses deux obsessions – la singularité des existants – grâce à la liberté donnée par le cadre assez lâche de la « nature » ou de la « matière ». Cadre qui va jouer dorénavant le même rôle de cadrage que l'ordonnement traditionnel, mais en offrant une beaucoup plus grande assurance à cause de la certitude que l'on pourra toujours *in fine* déduire, du moins en principe, toutes les singularités à partir des premiers principes.

Tout a déjà été dit sur la spécificité du naturalisme, sur le fait que son histoire est récente, contrairement à celle des trois autres modes ; sur le type de preuves qui permettent d'en affirmer la prévalence – des textes philosophiques ou idéologiques et non pas, comme pour les autres modes, des données ethnographiques ; sur la difficulté de mesurer la distance entre la théorie et la pratique des naturalistes à la fois obsédés par une division nature/culture, et incapables d'en montrer la réalité, etc. Mais tant que nous ne disposons pas de l'ouvrage complet sur les modes

de représentation, il sera difficile de préciser la distinction entre « nous n'avons jamais été modernes » et « nous avons toujours été analogistes ».

On peut dire que le structuraliste Descola n'a cessé, au cours des dernières années, d'historiciser de plus en plus son interprétation. Or, nous avons la chance – ô combien cruelle – d'assister à un autre tournant dans l'histoire étonnamment brève de ce mode particulier. Ce qui m'intéresse ici, c'est le moment actuel qui redonne vie à notre discussion : s'il est vrai que le naturalisme est un ravaudage prodigieusement efficace de la dissolution des ordres analogiques européens au moment des « grandes découvertes », que se passe-t-il lorsque l'ordre naturaliste lui-même se trouve « délité » par l'effondrement, devant nos yeux, de son mode d'identification sous les coups de boutoir des nouvelles « grandes découvertes », celles du terrestre ou de ce que j'ai appelé le nouveau régime climatique ? De même que l'ordre analogique s'est dispersé pour laisser place au naturalisme, l'ordonnement naturaliste se disperse lui aussi pour laisser place à un nouveau ravaudage, replâtrage, retour, réinvention qui va peut-être nous permettre de comprendre plus empiriquement ce qui s'est passé quelque part entre le XIII^e et le XIX^e siècle. De comprendre, autrement dit, comment un mode s'insère, s'insinue, se métamorphose en un autre mode, le *compositionnisme* – terme encore vague pour un mode d'identification qu'il faut apprendre à définir à partir de tous les modes dévastés, de toute façon, par la crise planétaire (Martin, 2016).

Avant les travaux en histoire des sciences, en histoire de l'art et en anthropologie, la continuité du monde naturel était un donné, et c'est ce donné qui établissait, par contraste, l'évidence d'un monde humain en extériorité relative (relative parce que l'on tombait de ce fait dans l'insoluble problème dit « de l'âme-et-du-corps »). Le glissement hors du cadre naturaliste se marque aujourd'hui par le truisme que cette continuité n'est pas un donné, mais la construction, par couches successives, de tout un cadrage institutionnel, mathématique, technique, juridique, artistique qui assure ce qu'on pourrait appeler l'*extension relative* de la fort bien nommée *res extensa*. Il en est du cadre naturaliste comme des chemins de fer, il s'étend « partout », oui, mais à condition d'assurer la continuité des rails, des syndicats de cheminots, des horloges, des logiciels de réservation, des finances, etc. En quarante ans d'études, on peut dire que nous possédons maintenant sur la circulation des « mobiles immuables » une vision enfin réaliste qui a inversé le schème naturaliste puisque c'est son exotisme maintenant qui nous frappe plutôt que son évidence. Nous

avons été les témoins d'une complète inversion de la forme et du fond : là où l'on voyait un lapin, il est difficile de ne pas y discerner un canard.

C'est justement sur ce point que le parallèle avec la situation de départ – le glissement de l'analogisme au naturalisme – est le plus frappant. Nous nous trouvons aujourd'hui *depuis l'intérieur d'un mode* dans les ruines éparses d'un autre mode d'identification. De la même façon que les chimistes se trouvaient mal à l'aise – mais en continuité fragile et tentante – avec l'alchimie, nous nous trouvons mal à l'aise – mais en discontinuité certaine – avec la chimie dès que nous commençons à lui ajouter, par exemple, la multiplicité des controverses qui s'ajoutent à chaque molécule et qui obligent à reprendre à nouveaux frais tout l'ordonnement moderniste. Pas de CO₂ désormais sans sa COP ; pas de néonicotinoïde sans son Monsanto/Bayer. Si le cheval « Fortuno » avait du mal à tenir dans le cadre des références lettrées, les controverses pétrochimiques, elles non plus, ne tiennent plus dans le cadre de l'ancienne épistémologie. L'occasion est donc idéale d'observer en temps réel et *in vivo* ce que l'on ne pouvait que déduire des sources textuelles pour l'époque de naissance du naturalisme.

L'appareillage conceptuel de Descola repose, on le sait, sur l'importance donnée aux termes de *continuité* et de *discontinuité*. Mais c'est à Whitehead que l'on doit le résumé le plus frappant des propriétés du naturalisme grâce à la notion de *localisation simple*, tellement évidente qu'on ne la discerne pas facilement. Ce qu'on appelle en effet *res extensa* n'est pas du tout une définition de la matérialité, de l'obstination têtue des existants, mais une définition toute idéale des capacités de localisation d'un point discret détachable dans le temps comme dans l'espace. Or ce que souligne Whitehead (Debaise, 2015), c'est qu'on ne peut localiser un point détachable dans le temps et l'espace sans supposer l'existence d'un cadre – disons un échafaudage de coordonnées cartésiennes. Toutes les bizarreries du matérialisme idéalisé des Modernes proviennent de ce que l'on insiste sur le caractère ponctuel et localisable des éléments, mais qu'on oublie la présence implicite et nécessaire de l'appareil qui seul permet une telle localisation. Le cadre est toujours, en quelque sorte, derrière le dos de celui ou de celle qui localise, qu'il s'agisse de situer une planète dans l'univers, un missile sur un champ de bataille, un numéro de sécurité sociale dans une administration ou un doryphore dans une expérience de laboratoire. Dans l'histoire des Modernes, on ne connaît la matière que comme ce qui est fait de points discrets isolables dans

l'espace et dans le temps, grâce à cette opération de localisation. C'est ce qui explique évidemment pourquoi la peinture en perspective, on le sait depuis Ivins (1985), a joué un tel rôle dans l'idéalisme de la matière et sert de fil directeur aux nouvelles explorations de Descola.

Comme le souligne Debaise, la grande étrangeté du schème de la localisation simple, c'est qu'elle établit une totale *discontinuité* des points, on pourrait presque dire des pixels, ainsi localisés. C'est le sens de l'adjectif apparemment innocent de *simple* dans « localisation simple ». Il faudrait presque dire simpliste ou simplificatrice, mais à quel prix ! En effet, les points ainsi localisés sont en discontinuité avec tout ce qui les précède et qui les suit dans l'ordre du temps et en totale discontinuité avec leurs voisins dans l'ordre spatial. Ce monde composé ou plutôt *décomposé* en points, il va falloir *reconstituer la continuité* ou l'ordonnancement mais sans qu'on puisse compter sur l'activité, la puissance d'agir (*l'agency*) des existants désormais isolés de leurs voisins et successeurs. C'est donc *de l'extérieur* que vont venir les sources de l'ordre capable de donner un sens à des isolats de points privés de sens par l'opération même de localisation simple. Il est donc presque inexact de définir le naturalisme comme la continuité des existants – la future nature – et la discontinuité des sujets – la future culture. Oui, il y a bien en fin de compte une continuité de la nature, mais *après* qu'on a créé une totale et définitive discontinuité des existants séparés les uns des autres et sans plus aucune capacité de se relier entre eux. Autrement dit, la distinction de ce mode ne mérite pas vraiment d'être dite « ontologique ». Le dispositif est entièrement *figuratif*. Si un tel cadrage a permis le lancement de la dynamique, les problèmes, on le sait, n'ont cessé de se multiplier dès le XVII^e siècle et n'ont fait que s'aggraver avec la chimie, la biologie, l'écologie et bien sûr, les sciences dites « humaines ». On peut dire que toute l'histoire des sciences, depuis l'invention du schème de la localisation – accélérée si ce n'est créée par les techniques de visualisation –, consiste à entasser épicycle sur épicycle pour parvenir à reconstituer des mouvements que la localisation interdit de suivre. Ce paradoxe est responsable d'une grande partie de l'anxiété des Modernes.

C'est en ce point que le parallèle entre le début et la fin du naturalisme est le plus instructif. L'enthousiasme de Galilée, découvrant la possibilité de calculer la chute des corps mathématiquement grâce à la transformation de tous les anciens mouvements de la *phusis* antique en un seul mouvement de points sans prédécesseurs et sans voisin, se retrouve aujourd'hui, mais

à l'inverse, dans les découvertes des biologistes, aussi enthousiasmés de découvrir à quel point les corps ne sont *pas séparés* les uns des autres, mais *entrelacés* avec leurs prédécesseurs et leurs voisins (Bapteste, 2018 ; Gilbert et Epel, 2015). Et, de même que Galilée pouvait commencer à écartier les anciens ordres analogistes qui exigeaient que les planètes s'organisent pour faire référence au corps humains, aux signes du zodiaque ou aux vertus théologiques – le microcosme et le macrocosme se réverbérant l'un dans l'autre –, de même les découvertes en biologie comme en écologie commencent à mettre en doute, bafouer, ridiculiser parfois l'existence même de ces points atomiques dénués de toute puissance d'agir avec lesquels leurs prédécesseurs, il n'y a pas quarante ans, envisageaient de reconstruire l'unité des vivants. En ce sens, *Le Hasard et la nécessité* de Jacques Monod paraît aussi éloigné du mode actuel que les conceptions d'un Pic de la Mirandole dont Galilée commençait à s'éloigner.

Le point commun, c'est que le démembrement d'un mode permet le remembrement d'un autre. Personne ne dirait aujourd'hui d'un microbe, d'une bactérie, d'un virus, d'une ville, d'un sujet, d'un oiseau, d'un champ, d'un sol, d'une terre, et bien sûr d'une race de cheval que pour mieux la comprendre, il faut la considérer sans prédécesseur et sans successeur, sans voisin et sans puissance d'agir autonome. Le réductionnisme, selon l'expression consacrée, reste une indispensable tactique d'enquête et de figuration mais n'est plus capable de donner l'impression, comme naguère, d'engendrer une ontologie – ou alors il faut dire, en effet, qu'il s'agit d'un *dessin*. Tout échappe à son cadrage, comme Giulio Romano ne savait pas, littéralement, où mettre le cheval des Gonzague. Aujourd'hui, c'est la superposition des existants qui passe au premier plan et la localisation simple qui apparaît comme une facilité pratique sans conséquence ontologique importante. L'inversion de la forme et du fond est aussi complète que l'ancienne passage du cadre naturaliste à partir de l'ancien ordonnancement analogiste.

Descola insiste toujours sur le fait que le passage au naturalisme n'était possible qu'à partir du mode analogiste : des animistes et des totémistes, dit-il, on ne sortira jamais vers le naturalisme. Il y a donc une marque historique profonde de l'ancien mode dans le nouveau. Mais cette empreinte du passé vaut aussi pour le glissement actuel du naturalisme au compositionnisme. Souvenons-nous qu'il y avait quelque chose dans l'analogisme qui se prêtait à sa reprise dans l'idée de nature : la spécificité des existants et leur capacité à se lier par quelques principes d'ordre assez

lâches et flexibles, à condition qu'il y ait des institutions et des spécialistes capables de constamment rattraper le désordre toujours menaçant en rangeant ou en réparant les rapports toujours incertains des éléments entre eux. Ce qui est vrai de l'analogisme l'est tout autant du naturalisme : là encore, la continuité est complète.

« Humains et non-humains deviennent ainsi disponibles pour les différenciations radicales et les regroupements massifs que le naturalisme est contraint d'opérer afin d'organiser ce chaos de singularités sans recourir à une logique segmentaire. L'ancien ordre cosmocentrique disparaît faute de corps intermédiaires capables d'incarner son étagement hiérarchique et il peut être supplanté par un ordre anthropocentrique dans lequel le monde et ses unités constituantes se retrouvent découpés selon que l'humanité y est présente directement, par délégation ou pas du tout. Bref, la scène est prête pour que la nature et la société entament leurs monologues respectifs sous la lumière de la raison » (Descola, 2016)².

Pendant la parenthèse naturaliste – puisqu'il s'agit bien d'une parenthèse –, le problème du rangement et de la réparation a été résolu radicalement par la double opération décrite plus haut de « pixellisation » des entités réduites à des points sans histoire et sans espace grâce à l'idée d'un cadre préalable, puis grâce à l'ajout des lois universelles de la nature pour les tenir en place et leur redonner la puissance d'agir dont on les avait préalablement privés. La force graphique et figurative de cette opération ne fait aucun doute. En ce sens, Descola a tout à fait raison de voir dans le naturalisme une rupture radicale avec l'analogisme. La pixellisation plus la domination par les lois de la nature rompent en effet avec le respect de la spécificité des existants et la très légère forme d'organisation qui permettait de les ranger de bric et de broc, du temps de l'analogisme, pour produire un ordre à peu près satisfaisant. Nous avons bien été modernes...

Sauf que nous ne l'avons pas été longtemps ni très en profondeur ! Et nous retrouvons le problème de l'instabilité et de l'historicité dont nous étions partis. Le naturalisme n'a jamais été possible en pratique. Le mode d'identification naturaliste est prodigieusement instable : la double opération d'isolement des entités et d'obéissance totale aux lois qui leurs sont extérieures rend incompréhensibles la plupart des mouvements et du coup, c'est le point principal de James comme de

Whitehead, est incompatible avec l'expérience courante. Son exotisme même aurait dû alerter sur le fait qu'il ne pouvait pas s'agir d'un véritable mode ontologiquement distinct des autres. Le cadre moderniste rassurait, oui, mais il ne pouvait pas plus *tenir* les constituants que l'ancien cadre analogiste ne pouvait les expliquer.

Descola peut bien critiquer ma très sommaire caractérisation des Modernes résumé par l'adage « les Blancs ont la langue fourchue », il n'en reste pas moins que l'on reconnaît l'arbre à ses fruits : un mode incapable de tenir plus de deux ou trois siècles – et encore, c'est une vision très généreuse de son extension temporelle et spatiale – ne peut pas être facilement *comparé* à des modes capables de tenir des millénaires. Quelle que soit la façon subtile ou grossière dont on caractérise la parenthèse moderne, il faut bien prendre en compte qu'il s'agit d'une parenthèse et qu'il convient donc d'expliquer son incapacité à durer. L'instabilité est consubstantielle à sa façon de sortir de l'analogisme. Pour rester dans la métaphore arboricole, le ver dans le fruit du tableau structural en quatre cases, c'est que l'un d'eux n'a pas la même assise ni la même assurance que les trois autres. Le schéma penche. Ce qui explique, quand je m'obstinais à dériver inlassablement cet argument, pourquoi il est arrivé à Philippe de sortir de chez moi en claquant la porte tellement il était excédé par la reprise de cette antienne ! Après quoi, sur la pente de telle ou telle montagne des Pyrénées ou dans un vieil hôtel de Salers, nous reprenions l'affaire en bons camarades...

C'est dans cet esprit qu'il faudrait esquisser une possible définition du compositionnisme. Il est bien clair que l'étape actuelle – mais il ne s'agit évidemment pas d'une étape dans un déroulement de type hégélien – tient fortement aux manières dont le naturalisme a repris, profondément modifié, et finalement détruit le schème analogiste avant de se déliter à son tour. On ne reviendra pas à l'analogisme, pas plus qu'on ne basculera dans l'animisme. Il ne s'agit pas de dialectique, mais d'avatars, chaque fois différents. Qu'avons-nous appris des naturalistes *dont nous ne voudrions en aucun cas nous priver* ? L'ancienne définition suggérait une réponse que nous savons maintenant être fautive : le naturalisme décrirait enfin la réalité et nous extrairait de l'opinion, de la mythologie, des fantaisies de la croyance. L'inversion du rapport de Gestalt entre la forme et le fond, la mise au premier plan des techniques multiformes qui permettent l'extension de la *res extensa*, la multiplication des épicycles pour parvenir à suivre, tant bien que mal, les mouvements de la *phusis*, enfin, depuis

cinquante ans, l'institutionnalisation du nouveau régime climatique, tout cela jette un doute sur la réponse qui était encore évidente pour nos prédécesseurs jusqu'à la fin du ^{xx}e siècle. En ce sens, le récit traditionnel des Lumières porte à faux.

Il n'en reste pas moins que le naturalisme a prolongé de façon stupéfiante *l'un des traits que l'analogisme* mettait en avant, à savoir la singularité des existants. Les trois autres modes du tableau canonique dépendent crucialement d'un répertoire de concepts, d'attitudes, de métaphores, de schèmes qui se limitent, et c'est bien compréhensible, à la gamme de ce que les *sociétés humaines* peuvent apprendre à combiner. Or, le naturalisme, si l'on défait l'ontologie très étrange qu'il s'est donnée pour se rassurer, a poursuivi la description des spécificités des existants littéralement à *l'infini*. Qu'il ait totalement échoué à les *ordonner* de façon durable est une autre affaire. En cela, bien sûr, il est bien plus maladroit que les trois autres ; personne ne pourrait aujourd'hui dessiner le programme décoratif d'un nouveau Palazzo Té. Mais si l'on peut célébrer, malgré tout, ses découvertes, c'est pour la raison exactement opposée à ce qu'on prétend célébrer sous l'expression de « vision scientifique du monde ». Des deux éléments repris des ruines de l'analogisme, ce n'est pas le magnifique ordonnancement des lois de la nature et des péripéties de la matière (fort peu matérielle de toute façon à cause du cadrage exigée par la localisation simple), mais parce qu'il a continué avec obstination, malgré son épistémologie pourrait-on dire, à dresser la liste de la stupéfiante diversité des agissants. C'est de cette diversité-là que nous devons apprendre à hériter.

Or dès que vous enlevez le cadre, vous ne perdez pas la diversité, mais vous assistez à la superposition des entités redevenues parfaitement capables de *se tenir par elles-mêmes*. Précisément le mode que l'histoire n'a pas encore exploré : dépasser les limites du répertoire des sociétés humaines et libérer les existants d'un ordonnancement qui leur serait extérieur et qui s'imposerait uniquement à condition de les priver de leurs puissances d'agir.

Philippe a souvent montré, au grand effroi de ses collègues du Collège de France – du moins, j'aime à le penser... –, que le mode naturaliste était *le plus anthropocentrique* des quatre pour cette raison que c'était du point de vue extérieur du sujet humain que la continuité du monde naturel se révélait enfin. (« Le monde et ses unités constituantes se retrouvent découpés selon que l'humanité y est présente directement, par délégation

ou pas du tout. ») D'où l'importance encore une fois de ses études sur le paysage. Et il est bien vrai, en effet, que le cadre extérieur et implicite crée un foyer autour duquel va se mettre à tourner tout le reste – dont l'une des figures est l'exotique « sujet transcendantal » de la Critique. Mais du naturalisme, l'époque actuelle ne retient pas forcément ce cadrage. C'est ce qui donne l'impression qu'une parenthèse s'est fermée. Le nouveau régime climatique se ressaisit de l'autre aspect du naturalisme – lui-même, si vous m'avez suivi, repris de l'analogisme ! – qui insistait non pas sur l'ordre mais sur la spécificité des existants. Or, dans cette deuxième dimension, le compositionnisme qui s'extrait comme il peut du mode maintenant dispersé *est tout sauf anthropocentrique*. Les humains sont à la remorque des non-humains mais d'une façon bien différente de ce que la « vision scientifique du monde » prétendait imposer. Et d'une tout autre façon que le répertoire, forcément limité, des trois autres modes. Il y a bien plus à combiner mais il y a beaucoup moins d'ordre !

Rétrospectivement, nous nous apercevons que dans les deux modes, l'ordonnement jouait un rôle beaucoup plus léger que la poursuite des singularités. La différence, importante il est vrai, c'est que l'ordre naturaliste de la *res extensa*, par son invraisemblance même, autorisait à poursuivre aussi loin que possible la singularité des existants sans avoir à s'inquiéter du désordre ainsi créé. On prétendait toujours pouvoir déduire les particularités à partir de la « vision scientifique du monde ». Le démon de Laplace, si l'on peut dire, servait de garantie à l'exploration indéfinie. Si les Modernes « ont la langue fourchue », c'est que, contrairement aux analogistes, ils pouvaient bénéficier et de cette garantie et de cette recherche infinie sans craindre la contradiction entre les deux.

Le parallèle entre la fin et le début du naturalisme est de ce point de vue vraiment frappant. Philippe utilise souvent le terme *libéré* pour décrire le détachement des singularités une fois détruit ou décomposé l'ordre analogique dans les sociétés européennes, à l'époque des « grandes découvertes ».

Pas de doute, au Palazzo Té, « Fortuno » nous apparaît, par rapport à Hercule, « libéré » de l'obligation de n'être que l'un des pôles d'une analogie grossière entre, disons, Hercule et le Prince. Il va son chemin à lui. Libération qui, si l'on peut dire, n'a pas duré longtemps puisque ces mêmes existants se sont aussitôt rangés dans l'ordre imposé par la localisation simple, perdant de fait la singularité qu'on leur avait reconnue un temps. Ne pourrait-on pas définir la période actuelle comme une accentuation,

une insistance, un approfondissement de ce terme de *libération* du cadre ? Le compositionnisme obligerait à se passer de cadre et confierait la tâche de mettre de l'ordre à l'entrelacement des existants.

BIBLIOGRAPHIE

BAPTESTE, Éric, 2018, *Tous entrelacés*, Paris, Belin.

DEBAISE, Didier, 2015, *L'Appât Des Possibles. Reprise de Whitehead*, Dijon, Presses du Réel.

DESCOLA, Philippe, 2016, « Comment nous sommes devenus modernes : un regard éloigné », p. 121-128 in Bruno Latour (sous la dir. de) : *Reset Modernity!*, Cambridge, Mass, MIT Press.

GILBERT, Scott F. et Davide EPEL, 2015, *Ecological Developmental Biology. The Environmental Regulation of Development, Health and Evolution*, Sunderland, Mass, Sinauer Associates, Inc.

IVINS, William, 1985, « Rationalisation du regard », *Culture technique*, 14, p. 30-37.

MARTIN, Nastassja, 2016, *Les Âmes Sauvages*, Paris, La Découverte.



NOTES

1. Je souligne dans le texte.
2. Je souligne.

